

LES ÉDUCATEURS ET LA NOTE

par

Michel BARRÉ

Un camarade posait récemment cette question : « Depuis le temps qu'il existe à l'école des notes, des classements et des examens, pourquoi assiste-t-on seulement en ce moment à une mise en question systématique de la notation? »

Tout d'abord, il faut rappeler que les premiers travaux de docimologie datent de 1930. D'autre part, l'importance des notes dans la carrière d'un élève n'était pas la même qu'aujourd'hui : l'oral de l'examen, les appréciations manuscrites du livret scolaire diminuaient l'incidence de la note chiffrée, pas obligatoirement dans un sens plus objectif mais du moins plus nuancé. Par ailleurs, le fils de famille bourgeoise ne voyait pas son avenir brisé par un échec à l'examen ou à la composition ; il pouvait doubler, tripler les classes avant de choisir une autre voie. Seul le boursier de milieu modeste risquait son avenir à chaque instant mais c'était dans l'ordre des choses et cela ne choquait personne.

Depuis, une vague de fond est venue balayer tout ce qui tempérait l'effet des notes. Les oraux ne survivent valablement que dans l'enseignement supérieur (du moins celui d'avant le raz-de-marée).

Quant à l'examen sérieux des dossiers, il suffit de voir le volume de cahiers d'une promotion de candidats en 6^e pour comprendre la vanité de leur exploitation systématique. La note reste pratiquement seule, souveraine.

Par ailleurs, les mathématiques ont gagné toutes les branches de l'activité humaine. Toute recherche sérieuse en psychologie ou en sociologie doit s'appuyer sur des tableaux statistiques, des calculs de corrélation (1).

Cette influence des mathématiques qui poussait à créer des coefficients, à calculer des moyennes au 1/100^e de point, incita aussi à comparer les notes de différents correcteurs ou celles du même examinateur à des moments différents. Il est inutile d'insister sur l'effrayante dispersion des résultats. Le procès a été fait et bien fait.

(1) *Il arrive même parfois que le chercheur se passionne plus pour l'appareil mathématique que pour l'objet de sa recherche ; c'est ainsi qu'on a pu découvrir très sérieusement cette loi : « Dans leur liste des personnages célèbres, les lycéens citent davantage de philosophes et moins de vedettes de cinéma que les apprentis. » Qui s'en serait douté ?*

Toutefois, il ne suffit pas de dénoncer un scandale pour le résoudre. Chaque enseignant sait maintenant ce que valent les notes (du moins celles des autres) mais les notes restent, dans la plupart des cas, la seule référence, le seul véhicule de liaison avec les collègues et les familles. Souvent, prié de donner son avis global sur un élève, le professeur consulte d'abord les notes qu'il lui a mises alors que, justement, son appréciation intuitive devrait corriger la sécheresse de notes arbitraires.

Chaque fois que la note se trouve en parallèle avec d'autres appréciations, c'est elle qui prend aussitôt le premier plan. Les instituteurs et leurs inspecteurs le savent bien : quelles que soient les nuances du rapport, c'est la note et la note seule qui aura une incidence sur la carrière de l'enseignant.

Aussi la note est-elle, à tous les niveaux, symbole d'autorité. Peu importe la possibilité de dialogue si, en fait, un seul des interlocuteurs a le pouvoir de trancher sans appel. Et c'est probablement pourquoi une pédagogie d'autorité est si attachée à la note.

Sans elle, beaucoup de professeurs auraient l'impression d'entrer les mains nues dans la cage aux fauves. On parle parfois des sanctions en éducation mais un pédagogue autoritaire peut se passer de toutes les punitions s'il garde finalement la plus dangereuse pour la carrière de l'élève.

La note finit par faire écran entre l'éducateur de bonne volonté et la classe et fausser les rapports humains.

Même à leur corps défendant, les élèves ont parfois plus d'admiration pour le professeur qui « saque » que pour celui qui exploite les réussites.

Mais je laisse aux psychiatres l'étude de cette forme de sadomasochisme.

Quand les enseignants auront fait leur nuit du 4 août et auront accepté que les notes soient attribuées en commun avec première auto-évaluation par l'élève lui-même et contrôle par la classe, le maître n'étant lui-même qu'un des participants de la classe, alors sera désamorcé l'effet nocif de la note. Car ce n'est pas l'aspect subjectif de la note qui est dangereux, c'est son caractère autocratique.

Mais alors bien des problèmes seront remis en question. Il sera difficile de faire admettre aux élèves que les barrages draconiens ne soient pas toujours liés aux aptitudes des candidats mais aux moyens laissés par l'Etat. Finalement, comment admettront-ils qu'une formation professionnelle leur soit refusée, non en fonction de leur inaptitude, mais en vertu d'un plan concerté où le taux de chômage est même prévu scientifiquement ?

On le voit tout est lié, et notre refus des notes et des classements traditionnels s'inscrit dans un combat global mené pendant plus de quarante ans par Freinet. La lutte des éducateurs les plus conscients doit porter à la fois sur les structures de l'enseignement, sur les méthodes et sur la construction d'une société démocratique sans ségrégation d'aucune sorte.

Combat utopique, diront certains, à notre ère de technocratie forcenée. En voyant un petit peuple mettre en échec les ordinateurs d'une orgueilleuse puissance, ne pense-t-on pas plutôt que ce qui manque à bien des enseignants pour vaincre, c'est, par delà le réalisme, une certaine conviction et un certain courage ?

M. B.